

LE SECRET D'UNE TOMBE

PAR EMILE RICHEBOURG

Elle n'accepta point, disant qu'elle avait assez pour vivre quelques jours et que, d'ailleurs, elle ne pouvait se trouver embarrassée, puisqu'elle avait autant d'ouvrage qu'il lui était possible d'en faire.

— Et puis, ajouta-t-elle, si je me trouvais gênée, j'écrirais à M. le docteur Villarceau, qui s'empresserait de m'avancer tout ou partie de la somme que les vingt mille francs doivent rapporter dans l'année.

— En ce cas, madame Marguerite, je n'insiste pas, répondit le magistrat municipal.

— Monsieur le maire, répondit la jeune femme, n'y a-t-il donc rien à faire pour que ma fille me soit rendue ?

— Si, vraiment, et dès ce soir la Justice sera saisie de cette grave affaire. J'espère qu'on ne sera pas longtemps à retrouver le ravisseur de votre fille et à savoir ce que le misérable aura fait de la pauvre petite.

Le maire crut devoir adresser à Marguerite quelques paroles de consolation, puis il se retira suivi du garde champêtre.

La jeune femme commença par relever le linge et à refaire la couche, en versant de nouvelles larmes. Ensuite elle replaça dans les tiroirs de la commode le linge, ses divers objets de toilette et ceux de la petite Louise, qui allaient appartenir maintenant à sa fille adoptive.

Une bonne heure fut employée à remettre en ordre.

Pendant ce temps, Thérèse avait dormi, étendue sur le tapis où elle ne jouait plus avec sa petite sœur.

Elle se réveilla et Marguerite la prit sur ses genoux. La petite promena ses regards autour de la chambre, cherchant Louise. La pauvre mère le comprit, car elle s'écria, en éclatant en sanglots :

— Nous ne la verrons plus, elle est à jamais perdue pour moi ! Mon Dieu, mon Dieu ! que deviendra-t-elle entre les mains de son misérable père ?

Elle serrait fiévreusement Thérèse contre sa poitrine haletante.

— Je n'ai plus que toi, plus que toi ! dit-elle ; Dieu a-t-il donc voulu que tu aies toute ma tendresse, toutes mes caresses maternelles ? Oh ! tu ne me feras pas oublier ma fille ; mais va, je t'aimerai bien, pauvre petite abandonnée, j'aurai pour toi les soins de la plus tendre des mères.

Et quand je te couvrirai de mes baisers, je penserai qu'une autre femme, une étrangère, a aussi pour ma pauvre petite Louise des baisers de mère.

Et elle embrassait l'enfant avec une sorte de fureur, en l'inondant de ses larmes.

V

Nous devons apprendre aux lecteurs dans quelle pénible circonstance le marquis de Mimosa avait confié sa fille à Pedro Lamnés, son fidèle serviteur.

On sait que le roi d'Espagne Ferdinand VII avait, avant de mourir, en 1833, annulé la loi salique transportée de France au-delà des Pyrénées, à l'avènement des Bourbons au trône d'Espagne, et reconnu ainsi les droits à la couronne de sa fille Isabelle, encore enfant.

L'oncle de la jeune reine, don Carlos disputa le trône à sa nièce, et, dès lors, commença une guerre civile qui, interrompue de temps en temps par la lassitude et l'affaiblissement du parti vaincu, s'est prolongée presque jusqu'à nos jours.

Dans les dernières années du second empire, les provinces du nord de la péninsule qui, en soutenant la cause de don Carlos, trouvaient un prétexte pour revendiquer leurs antiques privilèges reprirent les armes.

Ce fut dans les provinces basques que la lutte prit le caractère le plus acharné ; il y avait là peu de familles qui n'eussent à venger un de leurs membres immolés dans les rencontres précédentes.

Le cri de mort aux libéraux retentit de montagne en montagne et chacun s'arma du fusil ou de l'escopette.

Le pays, coupé de ravins, sillonné de hauteurs escarpées, hérissé de bois touffus, était éminemment propice à la guerre d'embuscade, et les Carlistes, familiarisés avec les sentiers les moins fréquentés, tinrent longtemps en échec les troupes régulières. Enfin, la supériorité du nombre et de la discipline l'emporta ; l'insurrection refoulée recula jusqu'aux abords de la chaîne pyrénéenne où se cantonna la dernière résistance.

Là s'éleva un château qui, pendant le Moyen Age, a soutenu victorieusement plusieurs sièges, mais qui ne pouvait résister longtemps à l'artillerie moderne. Il avait perdu ses anciens moyens de défense. Le donjon était en ruine, les vieilles murailles crevassées, lézardées, couvertes de lierres, servaient d'asile aux ciseaux de nuit. A côté du vieux manoir on avait bâti des constructions qui n'avaient aucun rapport avec l'architecture féodale.

Cependant, quoique dépourvu de tout ce qui constitue une place forte, le château de Valpenas avait été désigné comme devant être un des points de ralliement pour les plus obstinés défenseurs de la cause carliste.

Le jeune marquis de Mimosa, propriétaire du château de Valpenas, avait

été un des premiers à prendre les armes, quand avait retenti dans les montagnes l'appel à la révolte.

Depuis plus d'un mois il était parti pour tenir la campagne à la tête de hardis guerilleros, et l'on attendait de ses nouvelles avec anxiété.

Un homme dans la force de l'âge, à physionomie franche et énergique, se tenait à une des fenêtres sud du château. Son costume était celui des montagnards navarrais, une espèce de béret, une veste brodée en soutache, une ceinture de laine violette, une culotte collante descendant jusqu'aux genoux et des guêtres qui lui serraient étroitement les mollets.

Une femme d'une trentaine d'années, aux membres robustes et portant, non sans coquetterie, le vêtement des villageoises du pays basque, était aussi accoudée sur l'appui de la fenêtre.

Dans la chambre, tout près d'elle, une petite fille, aux lèvres roses, à la figure fraîche, respirant la santé, dormait dans son berceau.

La jeune femme jeta un doux regard sur le berceau, puis laissa échapper un long soupir.

— Pedro, dit-elle, toujours pas de nouvelles de M. le marquis, je suis dans une mortelle inquiétude.

— Tu penses aussi à ton mari qui est parmi les combattants, Rosina, et c'est tout naturel. Ah ! mon inquiétude n'est pas moins grande que la tienne ; ne rien savoir, ne rien savoir ! Si, je sais que depuis quelques jours on se bat constamment à quelques lieues d'ici, et que les nôtres tiennent bon ; mais pourront-ils résister longtemps ? . . .

Je ne puis me faire à cette pensée que je suis ici en sûreté, bien tranquille, tandis que mon maître, ton mari et tous nos amis bravent constamment la mort dans une lutte dont l'issue, hélas ! n'est que trop certaine. M. le marquis n'espérait pas la victoire.

— Nous serons écrasés, me disait-il, je le prévois, mais les traditions de famille, l'honneur ne me permettent pas de refuser mon concours.

Et il partit sans vouloir que je l'accompagne.

— Tu devais rester ici, Pedro, pour veiller sur la fille de notre maître et au besoin la défendre.

— M. le marquis aime à l'adoration sa petite Thérèse, il a fallu que la loi du devoir fût bien impérieuse pour qu'il se résignât à s'éloigner d'elle, sachant surtout à quels dangers elle est exposée.

— Ah ! don Antonio de Villina, ce cousin de notre maître, est un bien méchant homme.

— C'est un misérable, Rosina. Il est le plus proche parent de M. le marquis ; si notre maître venait à mourir, l'enfant serait le seul obstacle qui l'empêcherait de s'emparer de l'immense héritage de la maison de Mimosa. Don Antonio est un des officiers de l'armée libérale ; ce ne sera pas sa faute si son cousin échappe à la mort. Tu comprends, Rosina, que si M. le marquis était tué, don Antonio s'empresserait de mettre la main sur l'enfant et alors . . .

— Jésus Seigneur ! Le misérable se serait bientôt débarrassé de ma pauvre chérie !

— C'est pour empêcher ce crime que M. le marquis m'a ordonné de rester ici.

— Et si notre maître était tué, Pedro, que ferais-tu ?

— J'ai reçu les instructions de M. le marquis. J'emporterais ma jeune maîtresse et la mettrais à l'abri des criminelles intentions de don Antonio. Mais le moment n'est pas encore venu. Le château occupe une position qui ne me fait pas redouter une surprise ; nos hommes disputeront le terrain pied à pied et l'ennemi n'est pas près d'être maître des sentiers par lesquels je suis sûr d'échapper à une poursuite.

Soudain Pedro tressaillit et se redressa brusquement.

— Rosina, écoute, dit-il.

On entendait dans le lointain le grondement du canon.

— Les nôtres sont repoussés, dit tristement Pedro, mais les soldats de la reine sont encore éloignés.

Ils restèrent silencieux, les regards anxieusement fixés sur l'horizon.

Plus d'une heure s'écoula. Le bruit du combat cessait par intervalles, puis reprenait avec une nouvelle intensité. La petite fille s'était réveillée et Rosina l'avait prise dans ses bras.

Cependant, le silence avait succédé au bruit du canon et aux crépitements de la fusillade, lorsque le regard perçant de Pedro distingua une petite troupe qui débouchait à l'entrée d'un chemin sinueux.

Un cheval qui portait un homme et qu'un autre tenait par la bride, avançait lentement. La petite troupe, composée d'une dizaine d'hommes, mit du temps avant de s'engager sur la montée au faite de laquelle se dressait le château.

— Dieu du ciel ! s'écria tout à coup Rosina, c'est M. le marquis !

— Oui, répondit Pedro, il est blessé, et Mateo conduit le cheval.

Pedro s'empressa d'aller à la rencontre de son maître, qu'il aida à mettre pied à terre.

Le marquis de Mimosa avait une trentaine d'années. Grand, bien fait, d'une figure mâle et belle, il présentait dans toute sa personne le cachet de la distinction et de la vaillance. Le sang qui coulait de son front faisait